

Nouvelles pratiques sociales



Elle danse avec les sourds

Yvette Zegers De Beyl

Volume 6, Number 1, Spring 1993

La surdité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301201ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301201ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (print)

1703-9312 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Zegers De Beyl, Y. (1993). Elle danse avec les sourds. *Nouvelles pratiques sociales*, 6(1), 105–120. <https://doi.org/10.7202/301201ar>

Article abstract

Pour les familles entendant, la surdité de leur enfant est d'abord une déficience sensorielle, un handicap. Ignorants de la condition sourde, ils consultent des spécialistes qui proposent des réponses médico-pédagogiques centrées sur l'adaptation. Le monde des sourds oblige les parents à faire face à la question de l'altérité de l'entendant. L'intuition d'une créativité propre, liée à la surdité, née dans la relation à leur enfant, se trouve confirmée dans la découverte d'une culture sourde, là où l'idéologie éducative ne l'a pas totalement anéantie.



Elle danse avec les sourds

Yvette ZEGERS DE BEYL
Belgique

Pour les familles entendants, la surdité de leur enfant est d'abord une déficience sensorielle, un handicap. Ignorants de la condition sourde, ils consultent des spécialistes qui proposent des réponses médico-pédagogiques centrées sur l'adaptation. Le monde des sourds oblige les parents à faire face à la question de l'altérité de l'entendant. L'intuition d'une créativité propre, liée à la surdité, née dans la relation à leur enfant, se trouve confirmée dans la découverte d'une culture sourde, là où l'idéologie éducative ne l'a pas totalement anéantie.

Vous avez vu le film de Kevin Costner *Il danse avec les loups* ? C'est évidemment lui qui a inspiré le titre de mon exposé et pas seulement pour faire un petit jeu phonétique avec « ou », typique plaisir d'entendant. Mais surtout parce que ce film met en scène la rencontre d'un individu avec un groupe dont la culture est autre que la sienne et qui sera détruite par les siens. Ensuite aussi parce qu'il raconte comment, à partir d'un sentiment d'étrangeté, la découverte progressive, le respect, puis l'enthousiasme de l'individu pour cette culture autre ont été rendus possibles : grâce à la relation d'amour avec une femme adoptée par le groupe, c'est-à-dire un être particulier que la vie a précipité dans deux cultures et qui représente un véritable passeur entre les deux. (Ce que peuvent être les enfants entendants de parents sourds. Ce que nous, parents entendants d'enfants sourds, nous pourrions être ou devenir ?) Elle les a vécues de l'intérieur et elle en connaît les deux langues.

De façon plus personnelle, c'est un souvenir de notre fille Marie, dont l'image s'est superposée à celle de Kevin Costner dansant autour du feu

le soir de la chasse aux bisons. Je l'ai revue à l'âge de 4 ans, dansant sur la plage autour de son prénom qu'elle venait de tracer dans le sable. Tout en sautillant, elle levait les bras au ciel en signant les lettres de l'alphabet gestuel sur un rythme jubilatoire. Elle était totalement muette (au sens oral) à cette époque et venait de découvrir la dactylogologie qui aura été une de ses voies d'accès à l'écrit, grand allié de la culture.

Mon titre semblait donc bon, puisque s'étant imposé à moi au-delà de toute considération raisonnable, il me ramenait bien au thème de surdité et culture.

« Surdité » dans le cas de notre fille, cela veut dire pas de perception acoustique du tout, pas de bénéfice des prothèses les plus performantes adaptées par le meilleur audiologiste de la place. « Culture » pour nous, dans son premier sens, cela voulait dire la vie avec la pensée, le domaine où se déroule l'activité spirituelle et créatrice de l'homme. Cela concernait tous les humains, cela s'écrivait au singulier : La culture. Puis, quand on s'est mis à parler de tous les côtés de culture sourde, qu'il y a eu des livres, des conférences, des congrès, des débats, des mouvements de sourds avec des revendications d'identité culturelle, nous nous sommes sentis sollicités au plus profond de notre sensibilité de parents. Nous avons été obligés de réfléchir au deuxième sens du mot « culture » : l'esprit du groupe auquel un individu appartient et qui imprègne à la fois sa pensée la plus haute et les gestes les plus simples de son existence quotidienne. Dans ce sens, culture s'écrit au pluriel : Ma culture, Ta culture,...

Est-ce que la culture de mon groupe (entendant) est accessible totalement à mon enfant sourd ? Que cherchent les adolescents et les jeunes adultes bien intégrés dans le monde entendant qui rejoignent les communautés de sourds après tant d'efforts consacrés à s'adapter (au monde entendant) ? Leurs témoignages nous touchent et nous interpellent. Vous savez, là dans un coin du cœur où nous savons que nous avons semé une vie vivante, où nous avons à nous arrêter de créer notre enfant sans cesse, et à reconnaître en lui un autre esprit qui parle. Nous devons entendre ce qu'ils nous disent ces jeunes, ce qu'ils ont découvert de plus et d'autre, ce qu'ils ont partagé et comment, entre sourds. Ayant poussé le mieux possible dans leurs familles entendantes, avec de bonnes racines dans ce monde-là, bien nourries par des échanges affectueux et riches, ils nous donnent l'impression d'avoir seulement trouvé leurs propres ailes au contact des sourds, pour prendre leur envol personnel et majestueux. Ce sont les échanges avec eux, d'une part, et les adultes sourds plus anciennement attachés à leur communauté d'autre part, qui ont initié notre réflexion d'aujourd'hui.

Vous vous étiez déjà dit, vous, que vous étiez des entendants ? Moi pas. Dans tout ce qui découpe les humains en catégories, j'avais conscience

d'appartenir à de nombreux ensembles : celui des blancs, des francophones, des occidentaux, des adultes, des femmes, des amateurs de chocolat. Mais je ne m'étais jamais dit que j'appartenais à l'ensemble de ceux qui entendent et je n'avais jamais réfléchi à tout ce que je pouvais partager avec ceux-là *parce que* nous entendions, ni comment j'avais développé ma pensée en rapport avec mon sens de l'ouïe et celui des adultes qui m'ont élevée. C'est quand, travaillant avec des sourds, l'un d'eux m'a dit un jour : « Ça, c'est un raisonnement d'entendant ! », que j'ai eu un choc. Cela avait l'air d'une tare. Non seulement il avait une moue dépitée à mes propos qui étaient, semble-t-il, inadéquats, mais surtout je détestais le côté caricatural pour lui de mon ignorance alors que je m'efforçais de le rejoindre, de m'ouvrir à sa raison à lui. J'étais vexée d'être prise en flagrant délit de préjugés. Avec *ma* forme à moi de discernement et *mes* valeurs, je devais donc descendre de mon promontoire imaginaire, faire le deuil de mon universalité et reconnaître avec une humble lucidité que je n'appartenais qu'à une variété d'indigènes : les entendants. J'ai dû comprendre que la prééminence de ma culture considérée comme légitime ne s'explique que par la position dominante du groupe (les plus nombreux) dont elle est issue, et dont elle exprime la spécificité (Kegers De Beyl, 1990c).

Regardez ce que j'ai compris d'un enfant sourd élevé dans une famille sourde, signant : les paroles de la mère (en langue gestuelle) et le monde dans lequel elles s'inscrivent correspondent à l'expérience sensorielle de l'enfant. Elles sont corrélées et confirmées par ses sens, elles rencontrent sa propre expérience du monde, hypervisuelle. C'est ainsi qu'il passe de la sensation à la signification, qu'il s'élève au-dessus de ses perceptions pour entrer dans l'univers des concepts. Et la modalité de cette communication n'est pas anodine ; cela n'aboutit pas au développement de la même réalité interne que celle de l'entendant élevé par des entendants avec une langue sonore qui s'inscrit dans un monde de bruits. On a beaucoup insisté sur les points communs entre langues gestuelles et langues sonores ; c'était rassurant et tant mieux, cela a aidé à réhabiliter les langues des signes des sourds. Mais ce faisant, nous avons une fois de plus traduit ce qui est autre dans la langue du même. Nous avons refusé de voir ce qui n'est pas nôtre. Or, *la structure* des langues gestuelles est porteuse de sens et elle est radicalement autre que celle des langues sonores qui porte le sens de façon différente. En pratiquant le français signé, nous brisons la cohérence de chacun des deux systèmes, nous n'offrons à nos enfants ni le génie de la langue française ni celui de la langue des signes. Mais c'est une autre histoire (Zegers De Beyl, 1990a). Ce que je voulais vous dire, c'est la nécessité d'une cohérence entre le dehors et le dedans d'une personne.

La culture est externe à la personne. Elle préexiste avant sa naissance, et elle lui survivra (vraisemblablement). Quand tout se passe assez bien,

l'enfant a l'illusion qu'il crée la formation culturelle en même temps qu'il la reçoit de son environnement. Il peut faire un pont entre le dedans de lui et le dehors. Cela s'appelle la culture internalisée, la culture vécue. Les contes de fées, à ce titre, jouent un rôle important. Et nous savons le manque que cela peut représenter pour les enfants sourds à qui on n'en raconte pas. Quand l'humain ne peut pas faire ce pont entre dedans et dehors de lui, il est malade. L'homme n'est ni cultivé ni inculte, il est culturel, immergé dans l'immanence de sa communauté. Il a en lui les mécanismes pour acquérir une culture. Il l'acquiert en jouant avec son environnement, en partageant du plaisir avec lui. Mais notre sourd à nous, immergé dans notre communauté d'entendants, à quelle multitude d'incohérences doit-il faire face ? Comment peut-elle fonctionner pour lui, l'illusion qu'il reçoit la culture en même temps qu'il en est l'auteur ? Jusqu'où pouvons-nous partager la même culture ?

Vous savez, un jour, nous écoutions du Schubert à la maison. Marie avait deux ans. Nous lui avons expliqué la musique, cela vibrait bien, il y avait beaucoup de violoncelle. Nous avons mis ses mains sur les baffles. Le lendemain, chez Delhaize, dans la charrette arrêtée près d'un comptoir, elle m'a dit, tout illuminée, qu'elle entendait de la musique et elle a mis mes mains sur le bord du réfrigérateur à viande ... qui vibrait comme tous les réfrigérateurs. Chaque fois que j'entends le quintette en ut de Schubert, le souvenir des boulettes de haché et des rôtis en promotion hurle à ma mémoire, toujours prête à l'oublier, l'impossible cadeau de la musique à Marie. Malgré notre désir d'élargir le champ du possible à l'extrême, (Zegers De Beyl, 1990b) nous trébuchons sur de l'impossible. N'avez-vous jamais éprouvé comme moi de la tristesse en assistant à une de ces fêtes, où l'un de nos enfants sourds articule avec application un poème qu'il ne sent pas, qu'il ne peut pas rendre vivant parce que le poème n'a pas pu le traverser ? D'une toute autre nature est l'émotion que m'a valu un spectacle au festival de la différence, il y a de cela des années, où un groupe de sourds interprétait en langue des signes le poème de P. Eluard, « Liberté ». Là, pour moi, le miracle de la réelle présence a eu lieu. Dans l'autre cas, un goût de lettre morte. Ce goût de lettre morte n'est-il pas un désastre au regard du travail, du temps, de l'espérance investis par l'enfant, sa famille, ses logopèdes et autres professionnels de l'éducation ? Et plus encore, n'est-il pas un désastre au regard de la force créatrice que nous percevons chez notre enfant sourd ? (Zegers De Beyl, 1990b). Cette force centrifuge qui s'exerce par-delà les formes que nous lui proposons, et dont l'histoire des sourds témoigne. Ne la voyez-vous pas la force centripète qui s'est déchaînée au cours du dernier siècle avec une grande violence et qui a induit des effets durables encore aujourd'hui ? Les sourds ont été rejetés vers le centre, forcés à l'identification au grand nombre, les entendants. La prétention à d'autres plans d'existence a été bafouée, niée dans ses œuvres et dans son droit. Pourtant, elle a tenu bon, et même là où on lui avait laissé le moins

de chance, elle est revenue, elle a traversé la résistance intérieure et l'exil ; mais nous venons de ce détour qui a voulu la perdre cette force ; nous qui entendons et qui parlons des langues sonores, nous sommes les descendants de communautés qui se sont enchantées d'elles-mêmes jusqu'au délire. Nous sommes les héritiers du Congrès de Milan de 1880.

Pour se dégager du mimétisme et renverser en sujet de fierté les façons d'être dont les entendants voulaient leur faire honte, les sourds ont eu besoin de se rassembler, d'arrimer solidement les individus au collectif, de garantir sans faiblesse l'intégrité et la cohésion du corps social. D'où les nombreuses associations, sous-associations et fédérations d'associations qui sont toujours un sujet d'étonnement pour celui qui découvre le monde de la surdité. Cela fait peur à certains parents qui évoquent les ghettos et ressentent qu'ils doivent protéger leur enfant sourd d'une idéologie totalitaire. À mon avis, cette intuition n'est pas sans fondement. Il règne à mes yeux dans certains foyers de sourds une contrainte d'unanimité qui enferme dans le piège de l'appartenance. Les individus y perdent le droit de s'exprimer autrement qu'à la première personne du pluriel : nous. Nous les sourds. C'était le pronom de l'authenticité retrouvée, il risque de devenir celui de l'homogénéité obligatoire ; il était l'espace chaleureux de la fraternité combattante, il risque de devenir le glacis où la vie publique s'étiole et se fige, il n'y a plus d'intervalle et de possibilité de confrontation entre ses membres, il n'y a plus de place pour tous les « je » qui forment un vrai « nous ». C'est un « nous » factice, une parodie d'indifférenciation où les êtres ne sont plus que des échantillons interchangeables représentant une catégorie particulière d'humains : les sourds.

Nous (en tout cas, Diederik et moi), parents, nous voulons penser d'un même mouvement, à la fois le droit à la communauté, et celui d'en sortir. C'est le paradoxe de la question de l'identité culturelle telle que nous l'avons comprise. Ne se vouloir d'une communauté que par un mouvement qui s'en éloigne, cela n'est possible que si l'on appartient à une communauté *reconnue* au sein de laquelle l'identification n'est ni nécessaire ni inévitable. C'est la tolérance qui effacera ce qui est menaçant dans nos communautés.

Notre travail de parents est de permettre à notre enfant de se différencier de nous pour qu'il puisse accéder à une place pour lui seul, qui est en même temps ordonnée par rapport à la nôtre, comme fils ou fille libre, né de nous, à la fois séparé et situé, ni trop près, ni trop loin, pour l'alliance. Quand notre enfant sourd aura pris sa place, dans sa lignée, et aura reconnu celle du père et de la mère, entendants, afin de ne pas leur être confondu ni asservi, il sera prêt pour d'autres alliances. Il sera prêt à redécomposer, chaque fois qu'elle se présentera pour l'aveugler, la lumière blanche de la pensée totalitaire (qu'elle soit sourde ou entendante) en arc-en-ciel.

L'arc-en-ciel composé des sept couleurs, avec toute l'infinité de leurs nuances, va de la terre au ciel et revient sur la terre. Il symbolise à merveille la véritable alliance des hommes entre eux, à travers quelque chose qui les dépasse, qui est au-dessus, que de nombreuses traditions nomment Dieu, et dont s'occupe la culture, au singulier. Je veux dire cette énergie de l'être qui communique à nos sens et à notre réflexion le peu que nous pouvons comprendre du mystère total de la vie.

Bibliographie

ZEGERS DE BEYL, Yvonne (1990a). « La communication avec Marie : notre évolution, notre philosophie », *Communiquer*.

ZEGERS DE BEYL, Yvonne (1990b). « Le premier Noël chanté », *La Parentière* (journal de l'APEDAF), janvier.

ZEGERS DE BEYL, Yvonne (1990c). « Cet élève sourd, qui est-il ? », *La Parentière*, mai.